



ANNE AUGEREAU

FEMMES
NÉOLITHIQUES

LE GENRE DANS
LES PREMIÈRES
SOCIÉTÉS AGRICOLES

CNRS EDITIONS

Anne Augereau

Femmes néolithiques

Le genre
dans les premières sociétés agricoles

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Collection « Le passé recomposé »
dirigé par Sophie A. de Beaune

*Faire le point sur un thème particulier,
proposer une thèse inédite ou simplement tordre le cou
à une idée reçue, tel est l'esprit de cette série
de petits essais d'histoire et d'archéologie.*

Déjà parus

Sophie A. de Beaune, *L'homme et l'outil*, 2008 (rééd. 2015)
Brian Hayden, *L'homme et l'inégalité*, 2008 (rééd. 2013)
François Valla, *L'homme et l'habitat*, 2009
Anne-Marie Tillier, *L'homme et la mort*, 2009 (rééd. 2013)
Laure Fontana, *L'homme et le renne*, 2012
René Treuil, *Le mythe de l'Atlantide*, 2012
François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012
Catherine Wolff, *L'armée romaine*, 2012 (rééd. 2019)
Éric Baratay, *Bêtes des tranchées*, 2013 (rééd. 2017)
Thierry Bonnot, *L'attachement aux choses*, 2014
Dominique Casajus, *L'alphabet touareg*, 2015
Fanette Laubenheimer, *Boire en Gaule*, 2015
Patrick Paillet, *Qu'est-ce que l'art préhistorique ?*, 2018 (rééd. 2021)
Philippe Soulier, *Leroi-Gourhan. Une Vie (1911-1986)*, 2018
Anne Augereau, *Femmes néolithiques*, 2021

Illustration de couverture :

Figurine féminine nue en os. 4^e millénaire av. J.-C.

Néolithique - Nagada I.

Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Christian Decamps.

Maquette de couverture : © SYLVAIN COLLET

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2021

ISBN : 978-2-271-13729-6

*À ma mère, Christiane Augereau,
qui fut l'esclave d'un homme si doux,
Claude, mon père.*

Sommaire

Introduction : à la recherche des origines de la domination masculine.....	11
Chapitre 1. Le genre et l'archéologie du genre, un état des lieux.....	19
Genre et <i>gender studies</i>	19
<i>Naissance du genre</i>	19
<i>Le genre et le sexe</i>	22
Comment perçoit-on le genre en archéologie ?.....	27
<i>Un peu d'histoire</i>	28
<i>Matérialité du genre et archéologie</i>	31
<i>Pour une archéologie du genre dans la Préhistoire française</i>	35
L'identité de genre	36
Les rôles de genre	40
L'acquisition et la construction du genre.....	45
Différences et inégalités de genre.....	46
<i>L'occupation et l'utilisation de l'espace</i>	47
<i>L'alimentation et la commensalité, la santé et la mobilité</i>	50
<i>Les traitements funéraires</i>	52
Pouvoir et genre.....	53
<i>L'état de l'art :</i> <i>quelques données préliminaires sur le genre, les hommes et les femmes néolithiques</i>	58
Chapitre 2. Le Rubané, un peuple de migrants.....	67
Qu'est-ce que le Rubané ?	67
<i>Unité et diversité du Rubané occidental</i>	72
Habitat	73

Économie	75
Mobiliers, échanges, réseaux.....	78
Traditions funéraires et traditions culturelles.....	84
Les débats sur le système social et idéologique du Rubané.....	87
<i>Migrants et autochtones</i>	87
<i>Hierarchies rubanées, égalité sociale et idéologie</i>	92
Effectifs pour une étude du genre.....	95
<i>Femmes et hommes rubanés</i>	95
<i>Mobiliers funéraires : vue d'ensemble et catégories utiles au genre</i>	103
La poterie : un instrument du rituel funéraire.....	105
Colorants et ossements animaux : un statut encore incertain.....	107
Les autres biens funéraires, tombes riches, tombes pauvres.....	110
Chapitre 3. Au Rubané : le genre dans tous ses états	111
Distribution des biens funéraires entre les hommes, les femmes et les enfants....	111
<i>Parure et ornement</i>	114
<i>Grand et petit appareils chez les femmes</i>	123
<i>Parures de l'Ouest, parures de femmes</i>	130
<i>L'équipement funéraire : ustensiles, armes et outils</i>	131
Identités de genre	140
<i>Une identité masculine marquée</i>	140
L'herminette et autres haches polies, un symbole masculin	140
Les flèches et la virilité des hommes.....	142
L'homme, le sauvage et l'andouiller en bois de cerf.....	145
Briquet à percussion : le pouvoir de l'énergie.....	148
Particularité des hommes du Bassin parisien	151
<i>L'identité du côté des femmes</i>	154

Rôles de genre et division du travail.....	157
Des archers ?	159
Casse-têtes, combats et travail du bois	162
La fabrication des outils en silex et autres matières siliceuses	163
Travaux sur matières végétales et animales	167
Acquisition du genre : enfants et immatures rubanés	170
<i>Équipement</i>	172
<i>Immatures, parures et poupées</i>	173
<i>L'enfance rubanée :</i> <i>identités, traitements et rôles</i>	176
Différences et inégalités.....	180
<i>Origine et mobilité des adultes</i>	181
Femmes <i>versus</i> porteurs d'herminettes	181
Flèches et mobilité.....	185
Femmes et parures	185
La « majorité silencieuse »	187
<i>Alimentation et santé</i>	187
<i>Traitements funéraires des adultes et des enfants</i>	193
L'accès à la tombe	193
La place des morts dans les nécropoles d'Europe centrale et d'Alsace	194
La place des morts en contexte d'habitat.....	200
Préparation et dépôt des corps, architectures funéraires.....	205
Traitements funéraires : bilan.....	207
<i>Vie et mort des femmes et des hommes rubanés :</i> <i>diversité, différences et inégalités</i>	209
Pouvoir et genre : arguments pour un patriarcat au Rubané.....	216
Naissance et décadence du modèle social et idéologique du Rubané.....	218
<i>Retour vers la chronologie</i>	218
<i>Apogée et déclin du patriarcat rubané</i>	221
<i>Contributions mésolithiques</i>	224
<i>Segmentation sociale ou hiérarchie ?</i>	227

En guise de conclusion : et les femmes dans tout ça ?.....	231
Binliographie.....	243
Index des noms de lieu.....	297

Introduction

À la recherche des origines de la domination masculine

On peut affirmer aujourd'hui que la domination masculine est un fait quasi universel. En effet, même si on connaît des sociétés matrilocales ou matrilineaires, comme les Na ou les Nazé de Chine où le statut de père et de mari n'existe pas¹, l'immense majorité des groupes humains, plus de 80 % selon Nicole-Claude Mathieu², sont patrilinéaires, patrilocaux et à fort pouvoir masculin. De célèbres auteurs comme Françoise Héritier, Pierre Bourdieu ou encore Nicole-Claude Mathieu et Paola Tabet l'ont abondamment illustré³. Pour eux, il s'agit d'une construction culturelle protéiforme qui permet aux sociétés humaines et aux hommes de contrôler la capacité de procréation des femmes et, ce faisant, d'assurer les conditions de leur maintien et de leur reproduction sociale. Bien avant eux, Simone de Beauvoir avait montré que, dans les mythes, dans les religions, dans la littérature, dans l'histoire du monde occidental, dès Aristote les femmes sont considérées comme une catégorie secondaire de l'espèce humaine dont seuls les hommes sont les véritables représentants : « [la femme] n'est rien d'autre que ce que l'homme en décide [...]. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre » écrit-elle dans son introduction au *Deuxième Sexe*⁴.

1. Cai 1997 ; Weng 2007.

2. Mathieu 1985a.

3. Mathieu 1985b ; Tabet 1985 ; Héritier 1996 ; Bourdieu 1998.

4. Beauvoir 1949, tome I, p. 16.

Pour la société occidentale du XX^e siècle, certains mécanismes sociaux de cette domination ont été décrits par Simone de Beauvoir : dès l'enfance, par le jeu avec ses poupées, par la manière dont on la vêt, la petite fille est incitée à plaire, à se faire objet, à renoncer à son autonomie. Au contraire, les jeux du garçon, le sport, la lutte, lui apprennent l'indépendance, l'audace, la confrontation avec le monde. Pour les sociétés traditionnelles, Maurice Godelier brosse un tableau complet de ces mécanismes chez les Baruya de Nouvelle-Guinée⁵. Les initiations à l'adolescence, l'organisation et la dévolution des espaces domestiques et villageois, les rapports de parenté, le langage corporel, les rôles économiques et sociaux, la division du travail, les mythes et légendes, les costumes et parures etc., tout, chez les Baruya, justifie, démontre et accomplit la domination des hommes sur les femmes. Selon Nicole-Claude Mathieu, elle s'exerce à l'aide de déterminants psychiques et matériels très puissants. Parmi eux, citons la minimisation quasi-systématique du travail des femmes, ce que l'on a coutume d'appeler aujourd'hui « la double journée des femmes » et qui s'applique à presque toutes les sociétés patriarcales. Citons aussi une alimentation moins riche dès l'enfance, une charge mentale plus lourde, ou encore, sous couvert de protection, la soumission des femmes à leurs époux qui en exercent ainsi le contrôle. Tant et si bien que la perception que les femmes ont d'elles-mêmes s'en trouve déformée et que la société tout entière en vient à considérer leur abdication à cette oppression comme une forme de consentement⁶.

Si elle est quasi universelle, la domination masculine n'en revêt pas moins des formes différentes selon les cultures, les époques, les régions du monde ; elle est plus ou moins oppressive, plus ou moins affirmée. La société occidentale contemporaine n'a pas dépassé complètement ce clivage. En France, le droit de vote pour les femmes ne date que de 1944 et ma mère a dû obtenir l'autorisation de son mari pour ouvrir un compte en banque.

5. Godelier 1985.

6. Mathieu 1985b.

De nos jours encore, la plupart des postes à responsabilité sont tenus par des hommes. Et pas seulement dans le monde politique, économique ou artistique : ce constat est également vrai dans les milieux de la recherche, dans le monde intellectuel, dans l'enseignement supérieur. Dans l'Occident contemporain, les hommes sont toujours sur le devant de la scène et les femmes restent parfois invisibles. J'ai exercé durant douze années de hautes responsabilités dans un établissement d'archéologie. J'y ai fait le constat que dans ces sphères dirigeantes, être une femme n'est pas tout à fait la même chose que d'être un homme. Ces derniers y fonctionnent en réseaux, changeants, mouvants et parfois éphémères ; ils y nouent des alliances de circonstances, dont les femmes sont exclues, spectatrices tenues à l'écart. Elles se trouvent souvent isolées, parfois instrumentalisées ou en position d'éternelle adjointe. Et ce n'est presque jamais une question de compétences ni d'expérience. Ce constat m'a conduit à m'interroger sur la condition des femmes dans notre monde occidental : est-elle si avancée que cela ? Certes, les femmes ont gagné leur autonomie financière, leur indépendance professionnelle et le droit à disposer de leur faculté de procréation. Mais ces victoires sont récentes et beaucoup reste encore à faire : combien de femmes dirigeantes pour combien d'hommes ? Et pour combien de femmes en position subordonnée : secrétaires, assistantes, adjointes, employées, bras droit, muses, sous-chef, femmes de maître et femmes « de », égéries, inspiratrices, domestiques, subalternes, exécutantes...

On sait que cette situation trouve ses racines dans l'Histoire⁷ mais aussi dans la Préhistoire. Le Néolithique, avec son cortège de bouleversements tels que la sédentarisation et l'éclosion de l'agriculture et de l'élevage, est sans doute une des périodes parmi les plus importantes pour comprendre comment et pourquoi la société occidentale est encore aujourd'hui configurée de cette manière. Car tout changement, qu'il soit économique, technique, culturel, a des retentissements dans les rapports

7. Voir à ce sujet par exemple Éliane Viennot (2019) pour laquelle l'une des étapes majeure de l'asservissement des femmes occidentales remonte au XIII^e siècle, avec la création des premières universités d'où les femmes ont été totalement exclues.

sociaux et, en particulier, dans les rapports entre les femmes et les hommes. D'après les anthropologues cités précédemment, mais aussi pour les historiens telle Joan Scott⁸, les organisations humaines se construisent autour de la différence des sexes ; celle-ci régit les systèmes de pensée, ordonne le langage, agence les rapports individuels, innerve la totalité des composants sociaux, conditionne les choix culturels. Elle structure également les forces productives, partage les moyens de production. Aussi, le passage du statut de chasseurs-cueilleurs nomades à celui d'agriculteurs-éleveurs sédentaires s'est sans doute accompagné d'une modification de la façon dont se constituent, se conçoivent, s'organisent, interagissent et évoluent les deux catégories sociales fondamentales que sont celles des femmes et des hommes. C'est ce que défendait Gerda Lerner quand elle voyait dans le développement de l'agriculture les prémices de la domination des femmes par les hommes pour en faire une ressource économique productrice d'enfants et ainsi augmenter les forces productives⁹.

Le discours scientifique contemporain, en particulier en sciences humaines, n'échappe pas au poids de la culture et des normes sociales qui l'entourent. Celles-ci conduisent souvent à privilégier un point de vue masculin, comme par exemple en sociologie ou en ethnologie, disciplines longtemps mises en œuvre principalement par des hommes. Citant des anthropologues tels que André Leroi-Gourhan ou encore Maurice Godelier, Paola Tabet¹⁰ a montré combien le facteur culturel et les rapports asymétriques de genre avaient été sous-estimés dans l'étude de la division sexuelle du travail : ces auteurs les considéraient, non pas comme une construction culturelle, mais comme une complémentarité « naturelle » entre les tâches réalisées par les hommes et celles prises en charge par les femmes. Mais la tendance inverse existe aussi qui conduit à surestimer le rôle des femmes. C'est le cas des approches développées par Marija Gimbutas, professeure d'archéologie européenne à l'université de Californie qui a largement traité de la question des femmes

8. Scott 1988.

9. Lerner 1986.

10. Tabet 1979.

au Néolithique. Cette autrice, pionnière en la matière, avait envisagé que les figurines féminines de pierre ou de terre cuite de l'Europe néolithique, ainsi que l'essentiel des signes et dessins présents par exemple sur les poteries, soient les symboles et les objets d'un culte dominé par une déesse de la fécondité. Par extension, les femmes de chair et de sang auraient joué un rôle prédominant dans la société européenne préhistorique¹¹. Ses thèses ont remporté un vif succès, notamment dans les milieux féministes américains des années 1960, et ont eu le mérite d'attirer l'attention des archéologues sur la question des femmes au Néolithique. Mais leur fondement scientifique est extrêmement fragile car les données mobilisées sont disparates et souvent sans contexte de découverte fiable. De plus, rien ne permet de dire que les signes tels que l'ovale, le hérisson ou le bucrane soient des symboles féminins représentant un utérus ; encore moins que les ondulations ou les zigzags représentent les puissances régénératrices de la nature ni qu'elles évoquent une épiphanie de la déesse dans ses pouvoirs sur la vie, la mort, la renaissance, la croissance, le renouveau¹².

L'objectivité n'existe pas. Mais pour qu'il soit pertinent de se lancer dans une telle recherche sur les racines de nos différences et de nos inégalités, le sujet doit être abordé dans le cadre d'une étude du genre, c'est-à-dire en considérant simultanément la condition des femmes et celle des hommes. En effet, depuis les années 1970, les sociologues anglo-saxons, les tenants des *gender studies*, sociologues, historiens, ethnologues, démographes ont fait du genre une catégorie d'exploration des rapports sociaux. Ils ont d'abord démontré que les différences de comportements, de fonctions, de rôles des deux sexes sont culturellement construites et socialement acquises, qu'elles n'ont rien de naturel¹³. Ces rôles sociaux et les interactions entre les sexes sont une armature essentielle des sociétés et des cultures, ils en assurent ainsi la pérennité et la stabilité. C'est ce que montre Joan Scott lorsqu'elle fait du genre un outil d'analyse permettant d'accéder à une perception renouvelée de

11. Gimbutas 1989, 1999.

12. Ucko 1968 ; Fleming 1969 ; Talalay 2012 ; Bolger et Wright 2013.

13. Oakley 1972 ; Butler 1990 ; Laqueur 1990, 1992.

la connaissance historique : selon elle, les rapports et les rôles de genre concernent le corps social tout entier. En effet, ils se fondent sur des symboles et des mythes où la binarité féminin/masculin est toujours présente ; ils se matérialisent dans des normes, des règles, des systèmes éducatifs qui façonnent le comportement des individus ; ils sont promus par des doctrines et des systèmes religieux qui définissent et légitiment la place et le rôle des uns et des autres ; ils structurent le système politique et justifient les institutions et l'organisation sociale ; enfin, ils forment une partie de l'identité subjective des individus.

L'archéologie, comme la plupart des sciences humaines, a été pénétrée par les *gender studies*. La *gender archaeology* est d'ailleurs une facette bien développée dans les pays d'Amérique du Nord mais également en Europe du Nord, en Espagne, en Grèce, etc. À la fin des années 1980 et durant les deux décennies suivantes, les archéologues de ces pays en ont élaboré le cadre, forgé les outils, modelé les théories. Mais en France, l'archéologie du genre est peu présente et peu d'archéologues, du moins d'archéologues préhistoriens, y font référence. Pourtant, la littérature préhistorique française regorge de discours sur les hommes et les femmes, sur les enfants et les apprentissages, sur les rôles sociaux et sur les catégories sociales. Ce paradoxe s'explique : le genre n'a d'existence que s'il est matériellement visible et la culture matérielle qu'étudie l'archéologie se prête singulièrement à une démarche de genre, même non explicite. Pour illustrer ce fait, rappelons l'étude de Maurice Godelier sur les Baruya qui montre comment les rapports femmes/hommes s'accomplissent, par exemple, dans l'utilisation de l'espace domestique, avec la partie au-delà du foyer réservée aux hommes, et celle près de la porte pour les femmes, mais aussi dans l'architecture, avec la maison des hommes, dans les vêtements, avec un bandeau rouge couleur de soleil pour les hommes et des ornements plus ternes pour les femmes, dans les outils dont la fabrication et l'utilisation sont sexuées, etc. Prenons un exemple plus proche : nous sommes à Paris en 1960 et voici une jeune femme issue d'un milieu aisé ; le collier de perles fines que son père lui a offert pour ses 20 ans atteste de son statut social ; son trousseau est prêt et elle a appris à se tenir

droite et à baisser les yeux ; mais elle a suffisamment de culture et d'éducation pour entretenir une conversation dans un dîner mondain ; son rôle est de se marier avec un garçon de sa condition, d'élever les enfants de cet homme et de tenir sa maison selon les principes d'hygiène, d'organisation et d'éducation qu'elle a appris de sa mère et de sa grand-mère. Ces exemples, que l'on pourrait prolonger, préciser et étendre, montrent que l'identité de genre s'affiche et que les rôles s'acquièrent par l'éducation. Il montre aussi que le genre se matérialise par des attributs, le collier de perles ou le bandeau couleur de soleil, ou par des postures et des gestes, des objets, un trousseau, une panoplie, par des habitudes ainsi que par la manière de conduire des activités, domestiques, artisanales, économiques. Car le genre n'a d'existence que s'il s'accomplit, s'il est visible, s'il se « performe » nous dit la philosophe Judith Butler¹⁴. Cette matérialité du genre bénéficie à la discipline archéologique dont le support principal est l'analyse de la culture matérielle, autrement dit les productions matérielles des humains sous toutes leurs formes. Il est donc légitime pour les archéologues de s'interroger sur le genre, de se demander comment percevoir les rôles et identités de genre et ce qu'ils nous disent sur les sociétés du passé. Dans cette démarche, nous verrons que les données funéraires où sont accessibles les individus, hommes, femmes et enfants, jeunes et vieillards, sont un domaine d'étude privilégié.

Dans cet ouvrage, une étude de genre sera expérimentée dans l'objectif de connaître la manière dont se sont organisés les rapports entre les deux sexes lors du passage à l'économie de production. L'une des premières cultures néolithiques européennes, le Rubané, se prête à une telle approche. Ses représentants sont des migrants qui ont colonisé l'Europe centrale jusqu'au Bassin parisien. Dans cette région du monde, ils sont responsables de l'introduction de l'agriculture et de l'élevage ainsi que de l'habitat sédentaire. Leur culture est particulièrement bien connue : sur le million de km² qu'elle recouvre, de très nombreux habitats ainsi que des nécropoles ont été fouillés depuis les années 1960. Les sites funéraires ont livré un minimum de

14. Butler 1990.

3 000 individus. La matière humaine pour étudier le genre y est donc riche et variée. Grâce à la mise en œuvre d'analyses ostéologiques et biochimiques sur les ossements humains¹⁵, elle a de surcroît fait l'objet de nombreuses explorations en termes de régimes alimentaires, d'origines géographiques, d'état de santé, d'histoires individuelles, bref de parcours de vie. Il est par ailleurs possible d'étudier l'émergence de l'économie de production dans son contexte social, symbolique, idéologique, culturel, technique. Habitats et architectures, gestes, méthodes et techniques, pratiques agricoles et élevage, savoir-faire et symboles, pratiques funéraires et idéologie, l'ensemble des caractères de la société rubanée sont connus et peuvent être mobilisés pour contextualiser, voire expliquer, les destins des individus qui la composent. Enfin, parce que le Rubané marque la fin des sociétés de chasseurs cueilleurs-nomades et qu'à ce titre, il fonde, lointainement mais sûrement, notre société occidentale. En toute fin d'ouvrage, les conclusions réunies seront triées afin de faire ressortir, comme une image en creux de l'étude conduite, les premières informations sur les conditions des femmes au Néolithique qu'il est possible d'énoncer.

15. Zvelebil et Pettitt 2008 ; Bickle et Whittle 2013.

Le genre et l'archéologie du genre, un état des lieux

GENRE ET *GENDER STUDIES*

Naissance du genre

Également appelé sexe social, le genre est un outil d'analyse visant à explorer comment les sociétés humaines conçoivent, transmettent et inculquent, imposent aux individus qui les composent, les comportements de la masculinité et de la féminité, ou encore des masculinités et des féminités. En effet, le genre peut varier selon l'âge, le statut social, l'environnement, les événements, l'histoire, la classe, l'orientation sexuelle, etc. C'est ce que certains chercheurs regroupent sous la notion d'intersectionnalité pour identifier le cumul et l'imbrication de différentes formes de différenciation. Il s'agit donc d'explorer les fonctions et les rôles sociaux chez les individus des deux sexes, et les manières dont ces rôles et fonctions sont acquis et évoluent au cours de la vie.

La notion de genre a émergé aux États-Unis dans les années 1950, lorsque la médecine s'est intéressée aux comportements sexuels, à l'intersexualité et à l'hermaphrodisme. Les nécessités de l'enquête ont conduit à différencier sexe biologique et orientation sexuelle et à définir le genre comme une identité sexuelle culturellement construite et socialement acquise¹.

1. Voir à ce sujet les travaux des médecins et psychiatres John Money ou Robert Stoller (Stoller 1968 ; Money 1955 ; Money et Ehrhardt 1972).

Il faut rappeler cependant que dans les milieux littéraires et philosophiques, notamment en France, la dissociation entre sexe et genre avait déjà été envisagée : c'est bien ce qu'affirmait Simone de Beauvoir quand elle écrivait « on ne naît pas femme : on le devient »² ».

À partir des années 1970, des sociologues, souvent féministes, vont s'emparer de cette notion. Ann Oakley, en particulier, introduit la notion de genre en sociologie. Pour elle, l'identité de genre est un moule dans lequel entrent progressivement les individus par le truchement de l'éducation et de l'apprentissage³. Références anthropologiques, explorations psychiatriques, endocrinologiques et sexologiques à l'appui, elle montre que cantonner les femmes aux tâches ménagères et aux fonctions reproductrices n'a aucun fondement naturel, comme on voudrait le faire croire : il s'agit d'une construction culturelle destinée à entretenir la division du travail et des pouvoirs et à maintenir la société patriarcale telle qu'elle existait dans les années 1960. Le genre acquiert ainsi une dimension politique et débouche sur l'étude des rapports et des mécanismes de pouvoir des hommes sur les femmes. L'objet principal concerne alors la condition des femmes et s'inscrit dans une perspective militante qui a parfois été perçue comme trop radicale, notamment en France. Pourtant, tout en affirmant que l'étude du genre est celle des rapports de domination, les *gender studies* américaines vont très tôt s'engager dans une démarche scientifique pluridisciplinaire, la relation entre les sexes ne pouvant être correctement appréhendée qu'en prenant en compte les contextes sociaux, culturels, politiques, historiques, psychiques, etc., dans lesquels elle s'accomplit. L'outil d'analyse des faits humains qu'est le genre s'est ainsi imposé, aux États-Unis mais aussi, plus tardivement, en France dans le milieu des historiens, où cette approche a depuis fait souche⁴.

En ethnologie et en anthropologie sociale, on s'intéresse depuis longtemps aux rôles des hommes et des femmes dans les sociétés

2. Beauvoir 1949, tome II, p. 13.

3. Oakley 1972.

4. Duby et Perrot 1990-1991 ; Farge 1995 ; Péré-Nogues 2015, etc.

Remerciements

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour si un certain nombre d'archéologues n'avaient accepté de mettre à ma disposition une partie de leur documentation inédite et notamment Eric Boès, Christian Jeunesse et Philippe Lefranc. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.

Cet ouvrage ne serait pas non plus ce qu'il est sans tous les relecteurs constructifs et bienveillants qui m'ont encouragée, corrigée et critiquée, qui ont enrichi mes références, bref qui m'ont permis de faire avancer ma réflexion.

Il s'agit d'abord de Catherine Perlès, lectrice de la première heure qui, par ses conseils avisés, m'a permis d'améliorer considérablement la qualité de mon texte. Marie-Elisabeth Handman, ensuite, qui en fit une relecture finale et enthousiaste, sous l'angle de l'anthropologie du genre.

Ce sont également Pierre Allard, Sophie Archambault de Beaune, Philippe Chambon, Richard Cottiaux, Mickael Ilett, Anne Monjaret, Isabelle Sidéra et Priscille Touraille qui, à divers moments, se sont plongés dans ce travail pour m'en faire un retour toujours constructif.

Merci également à Julie Verlaine et Anne Hugon qui ont bien voulu m'accueillir dans l'atelier de lecture qu'elles animent dans le cadre du Certificat Etudes Genre à l'université de Paris I.

Toute ma reconnaissance va à Jean-Paul Demoule qui a guidé mes premiers pas vers le genre et l'archéologie du genre.

Merci à Pascal Butterlin, d'avoir accepté, avec bienveillance et exigence, de suivre la réalisation de l'habilitation à diriger des recherches dont est tiré cet ouvrage. Merci également aux

rapporteurs et examinateurs qui ont bien voulu en faire une critique constructive le jour de la soutenance : Didier Binder, Jean-Paul Demoule, Marie-Elisabeth Handman, Christian Jeunesse, Sandra Montón-Subías, Boris Valentin, Jean-Denis Vigne.

Enfin, rien n'aurait été possible sans mon compagnon, Jean-Marc Séguier, mon premier lecteur, qui a patiemment et tendrement accompagné la rédaction de cet ouvrage.